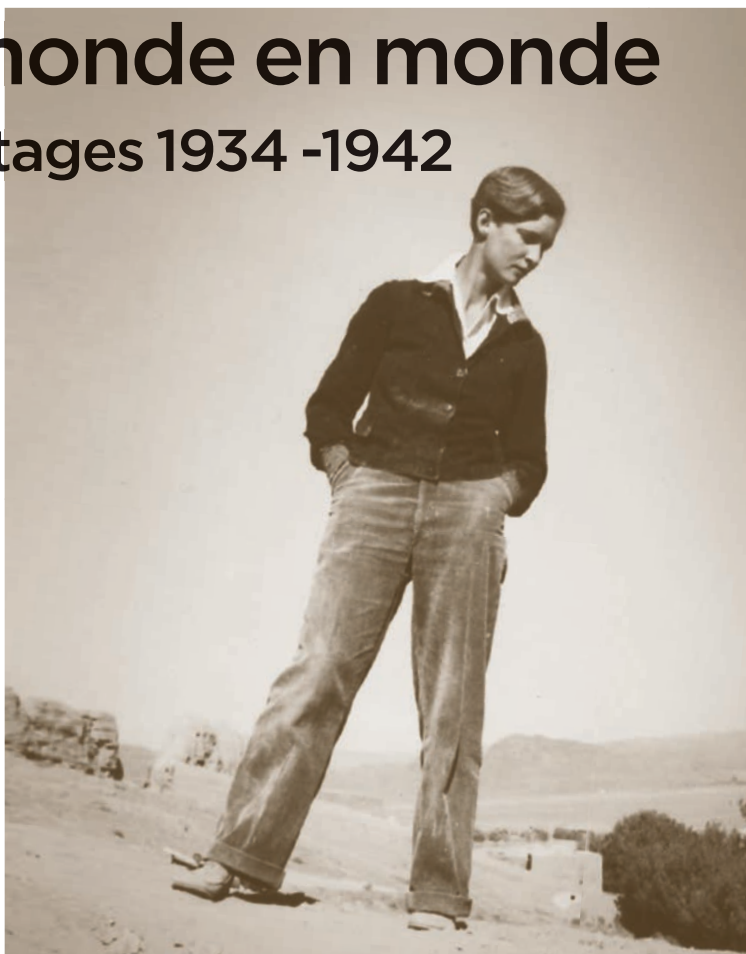

Annemarie Schwarzenbach

De monde en monde

Reportages 1934 -1942



ZOE

Extrait de la publication

DE MONDE EN MONDE

DU MÊME AUTEUR

La Vallée Heureuse, L'Aire, 1991, 2001

Nouvelle lyrique, Verdier, 1994

Orient exils, Autrement, 1994/Payot, 2003

La Mort en Perse, Payot, 1997, 2012

Loin de New York. Reportages et photographies (1936-1938), Payot, 2000, 2006

Où est la terre des promesses ? Avec Ella Maillart en Afghanistan (1939-1940),

Payot, 2002, 2004

Visions d'Afghanistan, Payot, 2002 (hors commerce)

Le Refuge des cimes, Payot, 2004

Rives du Congo/Tétouan, Esperluète, 2005

Hiver au Proche-Orient, Payot, 2006, 2008

Les Quarante Colonnes du souvenir, Esperluète, 2008

Voir une femme, Metropolis, 2008

La Quête du réel, La Quinzaine littéraire-Louis Vuitton, 2011.

Les Amis de Bernhard, Phébus, 2012

AUX ÉDITIONS ZOÉ

Annemarie Schwarzenbach, Ella Maillart, Nicolas Bouvier,

Bleu immortel. Voyages en Afghanistan, 2003

Lettres à Claude Bourdet 1931-1938

ANNEMARIE SCHWARZENBACH

DE MONDE EN MONDE
REPORTAGES 1934-1942

Introduction de Nicole Le Bris

*Traduit de l'allemand par
Dominique Laure Miermont et Nicole Le Bris*

Photographies d'Annemarie Schwarzenbach

ZOE

*Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention de subventionnement
avec la Ville de Genève, Département de la culture.*

*La publication du présent ouvrage a bénéficié du soutien
de ProHelvetia, programme Moving Words.*

prohelvetia

Nous remercions également le Pour-cent culturel Migros

MIGROS
pour-cent culturel

*et la Fondation Oertli, à Zurich, pour l'aide accordée à ce livre
dans le cadre des échanges entre les régions linguistiques de Suisse.*

*Toutes les photographies de ce livre, excepté celle de la couverture, proviennent du
Fonds Annemarie Schwarzenbach aux Archives Littéraires Suisses. © ALS, Berne*

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines

CH-1227 Carouge-Genève, 2012

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : Annemarie Schwarzenbach, Persépolis, avril 1934

© Friedrich Krefter

ISBN 978-2-88182-850-8

Introduction

Comment, pourquoi devient-on reporter quand on s'appelle Annemarie Schwarzenbach? Déjà peut-être, précisément, pour briser les limitations qu'impose cette identité même. Naître sous ce nom en 1908, c'est naître en quelque sorte prisonnier d'un statut social particulier. C'est être apparentée par sa mère à Bismarck; c'est appartenir, grâce à la fortune édifiée par son père dans l'industrie de la soie, à la haute société de Zurich; et se trouver ainsi puissamment incitée à un certain type d'existence, et plus encore à un certain type de pensée. On est, dans cette famille, résolument conservateur, attaché à une organisation sociale au sein de laquelle on a réussi; épris d'ordre et d'autorité, et, sauf exception, très vite enthousiasmé par Hitler. Or les convictions d'Annemarie, très profondes, la portent à l'exact opposé. Elle publie en 1931 un Éloge de la liberté; et affirme dès 1930, dans un article intitulé Position de la jeunesse et qui fit quelque bruit, que l'ordre ancien est définitivement caduc, qu'il faut, dit-elle, «repartir de zéro; car sur un ordre mauvais nous ne pouvons rien bâtir de nouveau. Et un ordre qui a pu engendrer la guerre mondiale est mauvais.» – Il y a entre ces positions et celles de son milieu des incompatibilités, qui expliquent en partie que la jeune femme ait eu besoin, les années qui suivent, de partir sur les routes du monde. Sans jamais renier sa famille, à laquelle elle est profondément attachée, il lui a fallu impérieusement se désolidariser de l'ordre qu'autour d'elle on s'obstinait à défendre. Et le plus clair moyen de rompre, c'est encore de s'en aller... Dans ces voyages ou ces exils, réaliser des reportages, c'est

encore manière de s'opposer; de s'opposer à une façon de voir; à une façon de vivre. Se faire reporter, ce fut pour Annemarie combattre la myopie suicidaire qui affectait son milieu, qui plus largement affectait l'Occident en proie aux nationalismes obtus: ce fut offrir une ouverture sur le monde, et peut-être contribuer à ce que l'Occident ouvrît les yeux sur lui-même.

Elle ne se voyait pas comme reporter de vocation. La seule vocation qu'elle se reconnût – celle-là enracinée dès l'enfance, et qui fut l'axe de sa vie – était la littérature, était de faire œuvre d'artiste. En héritière authentique du romantisme, elle se faisait de l'artiste l'idée la plus haute: « L'artiste [est] le bien-aimé des dieux, c'est d'eux qu'il reçoit la parole, et il prend place entre eux et les hommes, comme héraut et médiateur¹. » À tort sans doute (pensons à quelqu'un comme Albert Londres), elle n'était pas d'emblée prête à accorder au reportage le statut d'œuvre d'art. Mais on peut avancer avec certitude que le journalisme, tel qu'elle l'a pratiqué, correspondait lui aussi chez elle à un besoin très profond, à une hantise même: « voir, apprendre, comprendre² », pour prendre part, comme elle aimait à dire, et travailler à un avenir meilleur.

La première série de reportages qu'on va trouver dans ce recueil correspond à ses débuts de professionnelle du journalisme. Partant au Proche-Orient en 1933, c'est la première fois qu'elle se trouve « accréditée » par des organes de presse – en l'occurrence trois, et non des moindres: la Zürcher Illustrierte, la Neue Zürcher Zeitung, et Die Weltwoche. Comment ce pas s'est-il franchi?

En mai 1932, désormais en possession de son doctorat d'histoire, Annemarie, dans une lettre à son professeur d'université, C.J. Burckhardt, se déclare déterminée à choisir une activité

¹ *Conversation* (1929). Inédit.

² Lettre en français à Ella Maillart, dimanche de Pâques 1939.

professionnelle. On lui a proposé à Berlin, dit-elle, toute sorte de choses : édition, journal, et même cinéma. Mais elle sent régner dans cet univers trop de compromission, et ne peut se résigner à s'y investir en n'y mettant que « la moitié de [son] cœur. » Elle voudrait « un travail plus pur. Et qui reste proche de l'aventure et de la vie. » Elle se verrait volontiers, dans le cadre de « recherches, fouilles archéologiques, etc., travaillant pour des revues, ou en collaboration avec un bon photographe, avec un peu de chance aussi pour des films culturels³. »

Ce projet va prendre corps en octobre 1933. Un voyage de formation à l'archéologie au Proche-Orient va lui donner l'occasion d'un accord qui fait d'elle, en particulier, la « collaboratrice » attitrée de la Zürcher Illustrierte. Ce n'est pas seulement hasard favorable. À cette date Annemarie n'est déjà plus une inconnue dans le monde du journalisme. Elle a publié, outre Position de la jeunesse, quelques articles sur le cinéma, et quelques autres sur l'Espagne. Elle a fait partie du trio de rédacteurs d'un guide Piper pour la Suisse. On est déjà en mesure d'apprécier sa vaste culture, qu'elle a constituée au travers d'études d'histoire, mais aussi de littérature et de philosophie; et qui, au service d'une capacité remarquable d'analyse et de synthèse, lui permet de mettre en perspective le présent dont elle rend compte. Quant à son talent d'écrivain, il éclate dans les débuts de son œuvre littéraire. Annemarie a fait paraître des nouvelles, dont Nouvelle lyrique en 1933, et un premier roman, Les Amis de Bernhard (1931), dont les qualités formelles ont frappé, par exemple, le rédacteur en chef de la Neue Zürcher Zeitung. De façon générale les lecteurs attentifs ont pu, dans cette production naissante, sentir à l'œuvre cette « passion de l'esprit », qu'elle évoque ainsi, en termes ardents, dans Conversation :

³ Lettre écrite à Munich, 15 mai 1932.

«Il manque [à notre temps] une vertu: la passion de l'esprit.

(...) Il nous faut d'abord briser les chaînes.

Les chaînes des êtres et des choses. Il nous faut d'abord quitter la grande route pour des chemins hasardeux.

(...) Laissons-nous saisir. Sa force nous pénètre et fait de nous des instruments. Cette vertu neuve fait de nous des instruments qui servent. »

Phrases qui constituent, en germe, le programme de toute une vie.

Servir, donc. Et déjà en ouvrant les chemins de la connaissance. À l'époque le voyage en Orient est encore une aventure. Ces contrées sont mal connues. Donner à voir d'autres mœurs, d'autres civilisations, c'est pour Annemarie décroiser les esprits, aider à ce qu'émerge une conscience de l'aventure humaine et de son unité. Puis, au retour d'Orient, en 1936, se forme le projet d'une campagne de reportages aux États-Unis: l'Europe ne sait pas assez la vie qu'y mènent certaines populations, laminées par la Grande Dépression, et plus largement par une forme de modernité terrifiante. La détresse des exploités, la bataille du syndicalisme naissant et du New Deal, ses réussites et ses limites, – la jeune journaliste sera là-bas pour en rendre compte.

Si loin qu'elle se trouve pourtant, un tourment l'accompagne toujours. Dès le début des années 30 elle a pris conscience de la maladie qui gagnait l'Europe, du nazisme rampant et des horreurs dont il est gros. Le sentiment aigu qui l'anime, outre l'angoisse, est celui d'une responsabilité à assumer. Il n'y a en effet rien à attendre d'aucune Providence.

« Cette époque nous apprend qu'il n'y a pas d'optimisme, pas de foi en quoi que ce soit qui s'appuie sur autre chose que la foi en nous-mêmes –

(Les choses qui nous semblent précieuses, celles auxquelles nous croyons : elles vivent si nous les préservons.)⁴ »

Ainsi ceux qui ont « la passion de l'esprit », au premier chef les intellectuels, les artistes, ont le devoir absolu de se battre au nom de l'« esprit » lui-même, honni par l'anti-intellectualisme nazi, – c'est-à-dire pour l'intelligence éclairant la conscience, sur quoi se fondent les valeurs humanistes, la liberté, la tolérance, la solidarité, le souci de la personne.

Le souci de servir cette cause, qu'elle voit comme celle de la dignité humaine, mènera Annemarie à travers l'Europe, et à nouveau en Amérique, et même jusqu'en Afrique où elle espérait se mettre au service de la France Libre – on verra avec quel succès... Mais dans ce combat difficile une grave déception mine souvent son courage. Elle ne doutait pas que, dans la lutte contre le nazisme, la Suisse allait rejoindre les Alliés – mais la Suisse n'est pas entrée en guerre. Annemarie est très attachée à son pays natal, fière de lui, heureuse de montrer, dans ses articles, l'esprit d'aventure, le courage, les capacités créatrices de ses compatriotes expatriés – mais dans ce moment crucial de l'histoire européenne sa patrie lui semble avoir trahi ses propres principes fondateurs.

Annemarie Schwarzenbach mourut en 1942. Elle ne vit donc pas la fin du combat dans lequel elle s'était engagée tout entière. Mais ses articles la montrent soucieuse, en pleine guerre, au-delà de la lutte pour certaines valeurs, de réfléchir sur les voies nouvelles à chercher pour une Europe dont, malgré tout, elle se refuse à accepter le déclin. Et en dépit de ses désillusions, c'est encore au modèle politique offert par la Suisse qu'elle continue de songer.

⁴ Lettre à Claude Bourdet, Hambourg, 16.4.1933; cf. p. 26, *Lettres à Claude Bourdet 1931-1938*, Zoé 2008.

Telle fut dans ces articles la forte implication de leur auteur. D'un autre côté il faut pourtant tenir compte, en les lisant, de contraintes extérieures qui s'imposèrent à son écriture en raison même du genre auquel ils appartiennent. Le reportage n'est pas un miroir qu'on promène à sa fantaisie le long d'un chemin. Déjà simplement parce qu'à des lecteurs de revues ou de journaux on est conduit d'emblée à offrir nécessaire mesure d'insolite, d'exotisme, d'anecdote, de choses vues. Plus gênant : il a pu arriver à Annemarie de subir de fortes pressions. Ainsi au Portugal, dépendante de son entourage diplomatique lié au pouvoir salazariste, elle se vit recommander certains sujets, et même un certain ton⁵. Et parallèlement il est clair qu'elle y pratiqua l'autocensure, pour éviter d'être interdite de publication. Dans quelle mesure n'a-t-elle pas dû taire certaines choses au Congo, on peut se le demander, étant donné les démêlés qu'elle y connut avec les « autorités ». – Même de directeurs de journaux bienveillants et amicaux, un reporter peut redouter certains refus. L'un d'eux apparaît au travers d'une lettre du 2 septembre 1933 à Otto Kleiber, directeur de la National-Zeitung. On y voit clairement comment le contenu des reportages est par avance cadré, à la fois par les attentes qu'Annemarie suppose dans son lectorat, et par les décisions du journal.

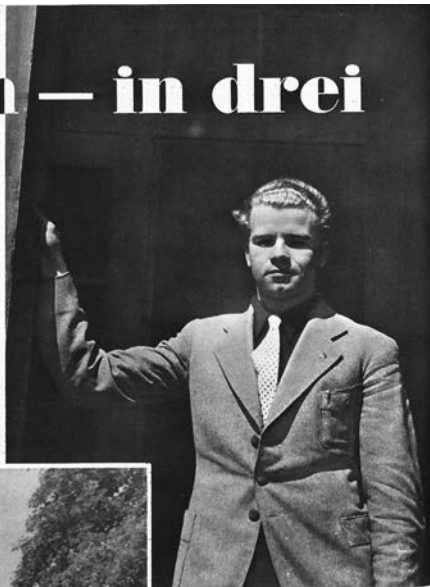
« Je renonce volontiers aux juifs de Palestine – et je vous propose de vous envoyer à la place une série sur des lieux très peu connus – par exemple les zones montagneuses d'Asie Mineure et de Syrie, et ensuite sur la Perse. La longue route qui traverse toute l'Asie Mineure est très rarement empruntée. Il y aura matière à des articles d'actualité une fois à Ankara, ensuite en Irak, à propos du roi Fayçal et des Assyriens persécutés. Je n'utiliserai donc les descriptions archéologiques que lorsqu'elles

⁵ Cf. Annemarie Schwarzenbach, *La Quête du réel*, collection « Voyager avec... », éd. La Quinzaine littéraire-Louis Vuitton, 2011, p. 78.

Studenten — in drei Ländern

BILDERICHT VON
DR. ANNEMARIE CLARK-SCHWARZENBACH

Will man erfahren, wie es um ein Land bestellt ist und um Charakter und Geistesverfassung einer Nation, so tut man gut daran, sich an die Studenten zu wenden. Was ein Bauer, ein Arbeiter, ein Arzt oder Ingenieur aussagt, gilt zunächst nur für seinen Stand und muß erst sorgfältig geprüft werden, bevor man es verallgemeinert. Die Studenten aber sind im besten Sinne ein freier Stand, sie sind noch nicht an einen Beruf, an eine Klasse gebunden, müssen nicht für eine Familie sorgen, nichts hindert sie, so zu urteilen, wie es ihnen ums Herz ist, und sich für das zu interessieren, was ein der Luft liegt. Und sie, die späteren Ärzte und Juristen, Landwirte und Lehrer, sie bestimmen das werdende Gesicht



Estland: Jan Alama, Student der theologischen Fakultät an der estnischen Landesuniversität Tartu, ist ein typischer Vertreter der «ersten gebildeten Generation» Estlands. Jan Bauersaaba — mit unverbreiteter Energie und ruhiger Selbstbewußtheit. Er und seine Kameraden wissen, daß ihr Land sie brauchen wird, sie fühlen sich in Übereinstimmung mit dem Staat und der Gesellschaft, in der sie leben und an deren Zukunft sie teilhaben und mitarbeiten werden.

Estonie: Jan Alama, étud. théol. à l'Université de Tartu, est un représentant typique de la jeunesse actuelle estonienne, jeunesse énergique, sûre d'elle-même, optimiste, dont le premier idéal est de servir la patrie.

La jeunesse universitaire des Etats de la Baltique

Le futur «Climat» politique, économique et social d'un pays dépend en grande partie de la jeunesse qui l'habite et surtout de ceux qui, demain, en formeront l'élite intellectuelle: les étudiants. Notre éminente collaboratrice Madame Annemarie Clark s'est rendue sur les rives de la Baltique et y a interrogé nombre de jeunes universitaires sur leurs préoccupations présentes, leurs projets d'avenir et leurs conceptions politiques.

Schweden: Die schwedischen Studenten sind nach altem Brauch in «Nationen» organisiert, d. h. nach den Landschaften, aus denen sie stammen. Die «Nationen» wohnen z. B. in Uppsala, in ihren besonderen Internaten. Obwohl die Tradition im studentischen Leben eine große Rolle spielt, existiert doch kein enger, von gesellschaftlichen Vorurteilen belasteter «Korpus». So liegen auch diese beiden Studenten trotz des feierlichen Fracks unbefangen in die Volksmenge, die in Gripsholm während eines Jubiläumstreffens die Ankunft des Königs erwartet.

Suède: Les étudiants suédois ne sont pas constitués en corps ou en sociétés, mais ils sont groupés par «nations», c'est-à-dire par provinces d'origine. Bien que les traditions étudiantes jouent un rôle considérable, les «nations» n'ont aucun esprit féodal et hostile à l'égard de la vie de société. Voici, revêtus de leur protocole, deux étudiants venus saluer le roi lors du 400ème anniversaire du château de Gripsholm.

Zürcher Illustrierte, 11 mars 1938, n° 11, p. 300-301. Étudiants — dans trois pays.
Reportage illustré.



Estland: Diese kleine Studentin ist „Fuchs“ in einer weiblichen Korporation der Universität Tartu. Man hat die studentischen Traditionen der alten Universität Dorpat übernommen, sie aber den modernen Verhältnissen angepaßt. Früher studierten hier die Söhne russischer Beamter und deutscher Barone, jetzt studiert die männliche und weibliche Jugend der neuen estnischen Nation.

Estonia. Cette petite jeune fille n'est encore que «fuchs» dans son corps d'étudiants. Autrefois, les Estoniens ont le droit de se constituer en corps d'étudiants et d'étudiantes. Il n'en est pas toujours ainsi, au temps des nobles barons, quand Tartu se nommait Dorpat, mais les Russes avaient le privilège.



Schweden: Sozialdemokratischer Student, ein Angehöriger jener neuen vorgegangenen, dem akademischen Leben neue Anstriche gebend. Aufgenommen im äußersten Winkel von Estland, wo er an der russischen Grenze während der Sommerferien die russische Sprache lernt.

Suède. C'est à Peters, dans cette petite ville de la langue russe enclavée sur le sol d'Estonie, que Nils Kellgren se vante passer ses vacances d'été pour apprendre le russe. Nils Kellgren est étudiant à l'Université de Lund (Suède). Il est social-démocrate et se dispose généreusement pour faire triompher ses conceptions politiques parmi les étudiants suédois qui, pour la plupart, sont réactionnaires, c'est-à-dire conservateurs.

iherr Nation. — Diese Rolle und Aufgabe der akademischen Jugend tritt in den kleinen Baltischen Staaten besonders hervor, denn dort, wo die nationale Selbständigkeit erst nach dem Weltkrieg in zweiseitigen Befreiungskampf gegen Russen und Deutsch-Balten errungen wurde, dort galt es, eine erste Generation von Gebildeten zu erziehen, Söhne von Bauern, Enkel von Leibeigenen. Die alte Universität Dorpat, wo einst Russen und Deutsche studiert hatten, wurde nun, umgestuft in Tartu, das Zentrum der jungen estnischen Nation. In Finnland-Suomi vollzieht sich ein ähnlicher Umschwung, aber auf friedlichere Weise: dort verloren die Schweden ihre Bildungsmonopol, die jungen Finnen rückten nach, selbstbewußt, optimistisch, unbelastet von polnischen und skandinavischen Kriegen. Suomi wird teils von der baltischen Ländergruppe reklamiert — die neue Generation blickt aber mehr nach Schweden, wo die bürgerliche Jugend in ihrer studentischen Tradition erzoget wird. Prosperität und lange Friedensperiode und die Entferntheit von den europäischen Zentren und Brandherden haben die Schweden „westpolitisiert“. Erst der Konflikt zwischen der fortschrittlichen Sozialdemokratie und dem staturierten Bürgertum hat die Jugend aufgetrieben: die bürgerlichen Studenten vereinen sich in nationalstische Opposition gegen die neue proletarische Schicht, die zu den Hochschulen strömen. Aber in diesem reichen und sozial vorzüglich organisierten Land ist auch diese Spannung und Spaltung gemäßigt.



Finnland-Suomi:

Diese beiden Studenten aus Helsinki sprechen wenig von ihrem Studium, noch weniger von politischen oder sozialen Problemen. Höchstens beklagen sie sich darüber, daß sie als „Finnländer“ schwedischer Herkunft nicht unter die gleichen Privilegien besitzen wie ihre Väter, sondern nur mit den jungen Finnen konkurrieren müssen. Dafür stonnet der exaltierte schwedische Spiegel, denn die beiden ungeborenen, keins „Finnens“ auf ...

Finnlande. Ces deux étudiants sont venus sous d'inévitables pactes. Ils ne s'occupent guère d'autre chose que de vivre. Leur étude, leur avenir, se semblent guère les inquiéter présentement. Tout au plus se plaignent-ils de fait que «Finnlands», c'est-à-dire «origines suédoises», ils sont tenus à l'écart par les «Finnois» et obligés d'apprendre cette langue pour obtenir un jour une situation.

seront particulièrement passionnantes et accessibles à un plus grand public. »

Pas d'article donc sur la situation en Palestine, malgré l'intérêt d'Annemarie pour ce thème, qui trouvera place compensatoire dans les nouvelles de La Cage aux faucons⁶. – L'incompréhension peut aussi porter sur la manière de ses textes. Le rédacteur de la Thurgauer Zeitung commenta en ces termes ses articles envoyés des USA :

« J'avais espéré recevoir d'A. Clark des articles sur les réalités de l'Amérique; au lieu de cela elle m'a envoyé des textes dans lesquels elle décrit surtout ses sentiments personnels. (...) J'espère que les articles d'Alaska répondront mieux à notre demande d'informations objectives⁷. »

De fait, la tendance naturelle d'Annemarie en littérature était celle du lyrisme personnel; et au début de sa carrière de journaliste, elle dut nettement la combattre. « Je travaille, moi, à m'exprimer. À trouver la sûreté de style (...) pour les articles. À être nette, claire, objective », écrit-elle, en français, à Claude Bourdet⁸. Ce qui put d'ailleurs constituer pour elle une discipline saine, et même une fructueuse expérience de langage, peut-être source en partie du style de La Cage aux faucons. Quoi qu'il en soit, elle retrouva vite sa pente naturelle, et semble avoir de moins en moins tenté de faire le départ entre journalisme « objectif » et littérature personnelle; en sorte que ses articles, à la fin de sa vie, prennent parfois le tour d'un poème en prose ou d'un journal intime.

⁶ Recueil de nouvelles publié de façon incomplète en France sous le titre *Orient exils*.

⁷ Cf. Dominique Laure Miermont, *Annemarie Schwarzenbach ou le mal d'Europe*, éd. Payot 2012, p. 312. Annemarie avait épousé en 1935 le diplomate français Claude Clarac. Elle adopta le pseudonyme de « Clark » pour ne pas risquer de nuire à la carrière de son mari. – L'enquête en Alaska n'eut pas lieu.

⁸ Lettre du 08.02.34, p. 54 du recueil déjà cité.

Le temps a passé, presque trois quarts de siècle. Notre regard de lecteur sur ces textes n'est plus celui qui les accueillait en leur temps. Jadis ils ambitionnaient d'alerter sur une actualité brûlante; à nous, ce qu'ils apportent est un recul historique à partir duquel mieux lire notre présent. Et aujourd'hui, loin de nous offusquer de ce qu'ils ont parfois de très personnel, gageons que nous sommes beaucoup à aimer retrouver en eux la petite musique inimitable qui signale pour nous la présence maintenue d'Annemarie Schwarzenbach.

Nicole Le Bris, septembre 2011

I

PROCHE-ORIENT (1933-1935)

Entre 1933 et 1935, Annemarie Schwarzenbach fit trois séjours au Proche-Orient.

Son premier voyage (octobre 1933-avril 1934), qui la mène d'Istanbul à Persépolis, lui permet de visiter avec un groupe d'archéologues une dizaine de sites de fouille, principalement en Turquie, en Syrie, en Irak et en Perse.

Après avoir accompagné Klaus Mann au Premier Congrès des Écrivains Soviétiques de Moscou (août 1934), elle se rend à Téhéran en passant par Tbilissi et effectue son deuxième séjour (septembre-décembre 1934) à quelques kilomètres de Téhéran, sur le site de l'antique Rhagès où elle travaille comme archéologue. C'est pendant cette période qu'elle rencontre le diplomate français Claude Clarac, en poste à Téhéran.

Au moment de leur mariage, célébré le 21 mai 1935 à la légation française de Téhéran, Annemarie effectue son troisième séjour en Iran (avril-octobre 1935).

Au cours de ses quatre séjours au Proche-Orient, Annemarie Schwarzenbach écrit une soixantaine d'articles.

*Noël syrien**National-Zeitung*, 8 janvier 1934

Le froid s'installa en Syrie du Nord la veille de Noël. Quelque temps plus tôt encore, le vent seul était froid, l'air était aussi doux que chez nous au début de l'automne, et le soleil chauffait les murs abrités des maisons. Puis vinrent plusieurs jours d'averses ininterrompues; les lits asséchés des rivières se remplirent, les routes furent inondées. Entre Alep et Alexandrette une partie de la voie s'effondra, et la distribution du courrier fut interrompue jusqu'à ce que les ouvriers arabes aient remblayé le trou, profond de deux mètres. Quant au chemin qui reliait la maison de la mission au village arabe de Reyhanli, il s'était transformé en un cours d'eau large et torrentiel. Hussein, le chauffeur, tenta de se rendre au bourg en utilisant de grandes planches, mais il fit demi-tour au bout d'une heure, trempé jusqu'aux os. De l'autre côté du torrent les petits Arabes du village jetaient des pierres dans l'eau, qui les emportait comme des fétus de paille.

Le second jour un Arabe réussit à traverser le torrent à cheval. Et dans l'après-midi nous pûmes aller avec la Ford jusqu'au village.

Puis vint le froid. L'eau gela dans les champs et se prit en grandes mares lisses et bleuâtres. Dans la maison de la mission, un grand feu brûlait toute la journée dans la cheminée de la grande salle; les vitres embuées laissaient entrevoir la plaine glacée sous le soleil, sur un fond féérique de montagnes enneigées. Car durant la nuit la première neige était tombée là-haut.

C'était le Ramadan, le grand jeûne des musulmans. De quatre heures du matin à quatre heures du soir ils ne devaient ni manger, ni boire, ni fumer. Le 24 décembre, nous fîmes un tour de reconnaissance à travers la vallée de l'Afrin en emmenant Mahmoud, le contremaître égyptien,

afin qu'il négocie pour nous avec les paysans. Ce fut le jour le plus froid de cet hiver-là. Un vent glacial soufflait sur les collines, transperçant manteaux et gilets de cuir. Nous n'avions rien emporté à manger, excepté quelques bananes, et nous n'arrivâmes à Alep qu'à la tombée de la nuit. Il était presque 4 heures, et soudain le minaret de la Grande Mosquée s'illumina de tous ses feux devant la colline sombre de la citadelle.

C'était le signal qui annonçait aux fidèles la rupture du jeûne. Mahmoud nous demanda d'arrêter la voiture, descendit, et revint avec un paquet de gâteaux aux noix qu'il partagea entre nous.

Le froid persistait. Les Arabes circulaient dans les rues de Reyhanli, la tête emmitouflée – mais les pieds nus. La plupart toussaient. Les enfants grelottaient, assis devant leur cahute; sous l'auvent des tentes noires des nomades, les jeunes femmes aux cheveux couleur de henné attendaient la nuit.

Le jour de Noël, les commerces chrétiens d'Alep étaient fermés. Au club des Arméniens une fête avait lieu, on entendait des chants de Noël et le son des cloches de Bethléem. Mais sous les vastes voûtes sombres du bazar régnait l'activité de tous les jours. Les âniers tournaient les coins de rue en criant, les vendeurs de laine, les fabricants de sandales, les fripiers étaient accroupis dans leurs minuscules échoppes. Nous bûmes du café chez un marchand de tapis grec qui nous montra des tissus d'or de Damas et des couvertures kurdes d'Anatolie.

La nuit, à trois heures et demie, j'entendis dans la ville des coups de feu, suivis aussitôt d'aboiements et de cris – des cris de femme, semblait-il – et d'aboiements. J'ouvris la fenêtre qui donnait sur le balcon de ma chambre d'hôtel, et vis en bas des calèches passer au galop, doublées par des automobiles qui klaxonnaient. Un officier en uniforme rouge se précipita hors de l'hôtel; un escadron de gardes

portant le turban jaune des « troupes du Levant » descendit la rue d'un pas rapide.

Les fenêtres du restaurant grec Gerassimos étaient illuminées. Derrière les vitres j'aperçus des officiers. À l'extérieur, des enfants admiraient le décor de rameaux de pin dont l'hôtelier avait orné ses croisées.

Au coin de la rue, les cochers arabes allumèrent un feu et y versèrent du pétrole. Des flammes géantes jaillirent, et à leur lueur jaune j'aperçus les corps sombres des chevaux, les têtes voilées des cochers et leurs visages luisants. Accroupis autour du brasero, ils se mirent à chanter, d'une voix aiguë et rauque, leurs tristes mélodies.

Puis de nouveaux coups de feu partirent de la citadelle et se répercutèrent sur les toits. La lumière du minaret de la grande mosquée s'éteignit. Sur le moment je ne le remarquai pas; mais soudain la ville fut plongée dans l'obscurité et la rue redevint silencieuse. Une journée de jeûne recommençait pour les musulmans.

Sous ma fenêtre les cochers arabes dormaient, tout emmitouflés, sur le siège de leur voiture.

Le lendemain soir nous prîmes le train pour Tripoli. Dix heures de voyage dans un wagon glacial et bondé. Mais au matin, à sept heures, quand nous montâmes dans l'autobus pour continuer notre route, l'hiver était fini, la chaîne enneigée du Liban faisait une éblouissante toile de fond à la fertile plaine côtière, devant nous la mer piquetée de voiliers blancs s'étendait jusqu'à l'horizon mouvant. Nous traversâmes une petite ville où ne vivent que des chrétiens. Des pères et des nonnes aux grandes cornettes flottantes nous croisèrent, devant une petite chapelle était placée une madone parée de fleurs rouges. Puis ce fut le quartier arménien à l'entrée de Beyrouth, et tout un groupe de prêtres arméniens barbus qui solennellement marchaient d'un pas vif vers l'église couronnée d'un dôme. Une cloche tintait.